

Études littéraires africaines

Le Maghreb Littéraire, Revue canadienne des littératures maghrébines, Volume V Numéro 9, Toronto, Canada, Editions La Source, 2001, 156 p.

Soumya Ammar Khodja



Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041882ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041882ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Khodja, S. A. (2001). Compte rendu de [*Le Maghreb Littéraire, Revue canadienne des littératures maghrébines*, Volume V Numéro 9, Toronto, Canada, Editions La Source, 2001, 156 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 82–84.
<https://doi.org/10.7202/1041882ar>

Khair-Eddine (p. 64) et une réflexion sur une sainte de Marrakech (Rachida Saïgh Bousta, "Imaginaire matriarcal : une sainte au profil dan-tesque", pp. 65-76), dont l'émancipation pourrait bien être la trace d'un matriarcat archaïque, viennent clore cette partie maghrébine. Les deux derniers articles sont consacrés à l'Afrique noire : Mahougnon Kakpo ("Yeelen et les Kuma Kodoba : une visualisation de la parole ou l'interaction poésie et cinéma chez les Mandenka", pp. 77-92) présente, à partir de deux exemples, l'interaction entre la poésie et le cinéma africains, relevant la solidarité entre parole et vision ; Théophile Munyangeyo ("De la sociologie de la littérature à la sociologie de la lecture : étude du roman africain", pp. 93-112) indique comment l'évolution du roman africain, qui, depuis les années 90, intègre un discours social, induit un type d'analyse plus sociologique, au carrefour entre production et réception, réflexion également pertinente pour la littérature maghrébine.

■ C. BLANCHAUD-JANSEN
Université d'Aix-la-Chapelle

MAGHREB

■ *LE MAGHREB LITTÉRAIRE, REVUE CANADIENNE DES LITTÉRATURES MAGHRÉ-
BINES, VOLUME V NUMÉRO 9, TORONTO, CANADA, EDITIONS LA SOURCE,
2001, 156P.*

Les rubriques "Etudes", "Entretien", "Réflexion" qui composent, entre autres, la revue, déclinent dans ce présent numéro des pistes thématiques fort intéressantes pour certaines d'entre elles.

Dans son article intitulé "Journal disséminé", Nadjib Wasmine s'attaque aux complexités d'un genre qui a du mal, selon lui, à se définir chez les écrivains maghrébins. Ce genre relevant de l'intime, de l'autobiographie, du journal ne conviendrait pas à ces derniers. "Peut-être parce que l'écrivain, qui est issu d'une tradition où les productions de l'imaginaire ne sont pas tenues en haute estime, ne se retrouve pas dans cette division des genres (...) il ne se console pas de l'autobiographie, ni du journal, car ce qui en ressort, ce n'est pas tout à fait la vie vécue, ni l'identité réelle de l'écrivain." (p. 23).

Dans cette disposition d'esprit, le roman ne "sera pas complètement une fiction, ni une narration de bout en bout" mais plutôt un texte de "troisième registre" se caractérisant par l'hétérogénéité de ses matériaux ("fragments de monologue ou de délire, de réminiscence ou de lyrisme, de commentaire ou de réflexion, pluralité des voix narratives", p. 24).

De l'impossibilité d'un genre, nous passons à la liaison langue et femme. Denise Brahimi s'attachant à *Vaste est la prison* d'Assia Djébar, où s'entremêlent Histoire lointaine et proche, autobiographie, rêverie et réflexion (il y a là comme des échos de l'article précédent quant à l'hybridité du texte) dégage la ligne force du roman. La langue première au

Maghreb est legs de femme : Thin Hinan. A femme persécutée correspond langue menacée (langue des vaincu/es), langue emportée dans la fuite, préservée dans le secret.

Du lien langue-femme, il est question d'un lieu, *La maison de lumière* de Nourredine Saadi visitée par Mourad Yellès.

Cette *Maison* à la fois réelle et métaphorique est l'Algérie à partir de laquelle se raconte une histoire singulière ; caractérisée par les invasions, les ruptures, les exils de toutes sortes. "*La Maison de Lumière* approfondit ainsi incontestablement la réflexion que mène depuis des années Nourredine Saadi sur ce rapport à la fois intense et douloureux qui lie les Algériens à leur espace natal. Car si les personnages principaux sont d'abord de la race des bâtisseurs, le fait est qu'ils seront tous "dépossédés" d'une façon ou d'une autre de leur œuvre. Exil ou mort, ils obéiront à la dure loi du désastre, suivant le singulier jeu de mots de Rabah, dernier locataire du palais au miroir : "Tout désastre n'est que changement d'astre" (p. 56).

Nous éloignant quelque peu de problématiques proprement littéraires, Jamel Zran nous mène vers institution et statut d'écrivain. Dans son texte "Ecrivains et édition de la littérature tunisienne d'expression française", il rappelle que dans les années 70 et 80, l'édition, en Tunisie, a été le monopole de l'Etat. L'expression littéraire de langue française, non découragée par ce même Etat, était publiée à l'étranger.

L'arrivée du privé voit le développement des publications de langue française. Mais des difficultés fort nombreuses, dont le manque d'aides financières, le tirage limité, la distribution insuffisante, l'édition à compte d'auteur, les maisons d'édition fondées par les auteurs eux-mêmes (années 90) qui ne durent parfois que le temps de la première auto-édition, rendent précaire la situation de l'écrivain de langue française en Tunisie. En France, les écrivains tunisiens semblent marqués par l'instabilité éditoriale, au contraire des écrivains marocains et algériens. Ces dernières années, diverses activités ont été organisées autour d'écrivains français nés en Tunisie, de la littérature tunisienne, qu'elle soit le fait de romanciers, de poètes "d'ici" et "d'ailleurs". Malgré ces poussées de fièvre donnant lieu à des questionnements dépassant la seule langue, le "bilan" ne paraît pas être globalement positif : "La littérature en tant qu'objet de rayonnement culturel et intellectuel est une entreprise politique et économique, elle n'est pas considérée comme la simple affaire de l'écrivain, elle intéresse l'Etat, qui exerce un contrôle parfois tatillon." (p. 87).

L'entretien mené par Slaheddine Haddad dessine en filigrane le portrait d'un écrivain qui ne laisse pas indifférent. Saïd Mohamed qui n'a guère connu la quiétude, se sentant mieux dans la tempête. Auteur de *La honte sur nous*, qu'il préfère appeler "texte" au lieu de "roman ou autobiographie ou même récit". Les relations familiales qu'il y décrit sont plutôt d'ordre anthropophagique...

Visiteur de villes du monde, il dit de New York : "... à New York se croisent l'Orient, l'Afrique, l'Europe. Mais je ne me sens pas à l'aise dans toute cette violence. J'ai assisté à une brocante aux armes à New York. C'est hallucinant de savoir que n'importe quel quidam peut posséder chez lui des armes de guerre. Je n'ai ressenti ce malaise ni au Caire, ni à Istanbul ou à Paris. L'architecture doit aussi procéder de ce malaise." (p. 95)

Fouad Laroui répond à des questions qu'il se pose à lui-même "Qui êtes-vous littérairement ?", "Pourquoi écrivez-vous ?", "Comment regardez-vous le monde ?", "Pour qui écrivez-vous ?", "Est-ce une forme d'engagement ?" (p. 107)

Suit un texte de fiction, "La faille" d'Abdelkader Djemai illustrant la rubrique "Création". "Lecture", quant à elle, réunit un certain nombre de comptes rendus de lecture concernant des ouvrages (essais, nouvelles, romans) publiés lors des années 1999-2000.

■ Soumya Ammar KHODJA